

La nouvelle du mois

Atelier d'écriture de nouvelles



Juillet et août 2009

L'aimant littéraire

<http://www.cours-ecriture.org>

Contact

L'esprit livre, Jocelyne Barbas

Contact@cours-ecriture.org

37, rue des Quintus 86190 Quinçay – France

Tel : 05 49 44 27 69



La nouvelle du mois

Avertissement

Ces nouvelles ont été produites dans des ateliers d'écriture de L'aimant littéraire. Leur degré d'aboutissement correspond à une étape de formation littéraire de leur auteur. Certains textes comportent des imperfections, des fautes d'orthographe, des maladresses et ne sauraient être assimilés à des textes publiés ou publiables en l'état.

L'aimant littéraire n'intervient pas dans ce cadre en tant qu'éditeur mais uniquement comme animateur du site de *L'aimant littéraire* et formateur.

Cette diffusion n'a aucune vocation commerciale et ne donne pas lieu à versement de droits d'auteur. Ce recueil de nouvelles est diffusé avec l'accord des auteurs qui restent propriétaires de leurs textes.

Ce recueil peut être librement diffusé et donner lieu à de nouveaux échanges entre les membres de L'aimant littéraire.

Sommaire

La chanteuse de la complainte bretonne	5
Elise	15
Quand l'amour dure	19
deux jours.....	19
Mort à Loudun.....	22
Consommez !.....	28
La petite musique du rêve	33
De l'autre côté du miroir.....	36
Mon père, ma douleur.....	40
Anomalie lunaire	45
Ca crève les yeux	49
Attention à l'arrivée	55

Atelier d'initiation



La chanteuse de la complainte bretonne

Françoise Brot – Pantin – Ile de France

« Ca tourne ! » cria Bernard

« Stop ! » répliqua l'assistant.

Un chien se mit à aboyer. Maryse eut un mouvement d'exaspération. Un râle s'ensuivit. Puis elle fit un mouvement de tête et laissa tomber son bicorne. On était en plein mois d'août. La chaleur était accablante. Ce qu'elle nommait son accoutrement lui devenait insupportable. Ses pieds chauffaient dans les sabots et son chandail trop étroit lui sanglait le buste. Elle retint sa respiration puis expira une nouvelle fois plus qu'il n'en était nécessaire. Sur le tard elle avait ardemment désiré être actrice, sur les encouragements de son défunt mari, producteur, qui lui avait assuré d'avoir un véritable don. Mais jouer le rôle d'une paysanne du début du siècle ! Quelle décadence ! Elle avait tellement besoin d'argent ! Avant Hier encore elle avait perdu la partie à la roulette russe. Alors qu'elle s'apprêtait à crier victoire la boule était malencontreusement sorti de son trou pour venir s'immobiliser sur le numéro 8. «

3000 euros pour M Grammages » avait proclamé le groumiez. A quoi Maryse avait braillé « Allez vous faire voir ! » Le lendemain l'huissier avait frappé une nouvelle fois à sa porte ; il avait emporté le secrétaire directoire non sans essuyer quelques résistances. Ce tournage lui paraissait d'un coup grotesque.

« En place. On reprend. 123. » claironna Bernard

« Attend » rehaussa l'assistant

« Les chiens ont soif » dit René.

Maryse foula un pied à terre. Elle descendit de la carriole où étaient attelés les chiens. Cette fois c'en était trop. Il faisait 30 degrés à l'ombre et la poussière de sable projeté par les trépignements des animaux lui montaient jusque dans les narines. « bah » fit –elle. « Je vais me reposer à l'ombre. J'ai mal à la tête » Elle détestait les chiens. C'était manifeste.

On amena un sceau rempli d'eau pour les pauvres bêtes. On les entendit japper et glousser. D'un vif mouvement ils aboyèrent et bientôt leur corps entier se mit à se dandiner. Ils se jetèrent sur le sceau et Maryse eut à peine le temps de faire un pas en arrière que sa jupe fut trempée « Me voilà bien maintenant. Il ne reste plus qu'à me changer ! » Dit-elle

Non dit Bernard. On continue le tournage.

A-t-on déjà vu une paysanne traversant la campagne par canicule mouillée sans la moindre goutte de pluie. Je refuse de mettre à mal mon

personnage. De plus j'ai froid maintenant » s'exclama telle même si secrètement ce rafraichissement soudain lui fit du bien.

Bernard haussa le ton. « Non. C'est moi qui commande. On continue le tournage ! »

Bernard enjoignit Maryse de reprendre sa place sur la charrette. Malgré quelques protestations de plus elle finit par s'exécuter.

« Ca tourne ! » reprit Bernard.

« Stop »cria une fois de plus René. Il venait de s'apercevoir qu'il manquait Julien. Personne n'avait pris garde à lui. Julien jouait le rôle du laitier. On lui avait réservé une réplique qui constituait en 2 mots « merci beaucoup ». Il avait un rôle mineur et si l'assistant n'avait insisté pour qu'il y ait eu un porteur de lait Bernard se serait volontiers passer de cette scène qui coutait somme toute à la production.

« Julien, Julien » brailla Bernard.

« Julien » reprit René avant que l'ensemble des figurants ne reprennent en chœur son prénom. Ils étaient une trentaine et malgré le retentissement que cela eut pu avoir en pleine campagne personne ne se manifesta. Maryse fit un bond hors de la charrette en vociférant. On avait pris garde à lui car il était convenu qu'il ne viendrait qu'au dernier moment. Julien était un homme étrange. Bizarre même. Il avait été embauché par l'agence Atlantica. On savait peu de chose de lui sinon qu'il venait du sud, qu'il avait 30 ans et qu'il faisait de la figuration de

temps en temps. Il parlait peu. Depuis qu'il était arrivé avant-hier il n'avait jamais mangé encore avec l'équipe du tournage. Il avait laissé les autres à midi et n'était pas reparu depuis. On commença à fulminer sur son compte. « Je pars à sa recherche » dit René en essayant de calmer le jeu

« Non, nous tournerons cette scène à un autre moment. Nous avons assez perdu de temps comme cela » Bernard injuria et prétendit que demain il serait viré et tant pis s'il fallait attendre que l'agence fournisse un autre acteur. Un grand désordre s'empara du tournage. Ce fut les éclats de voix qui montaient des comédiens et qui malgré la chaleur écrasante ne semblaient prêt à se laisser distraire par la directive ferme et assuré de Bernard. En fait chacun rejetait la responsabilité de cet état de fait sur son voisin et on finit par accuser à l'unanimité Bernard qui en tant que réalisateur aurait du prévoir ce genre d'incident.

Soudain un silence assourdissant brisa nette cette confusion ; firent place des faciès à la mine déconfite. René s'approcha la figure pâle, le corps tremblant, le pantalon trempé.

« Il n'y a plus rien à faire. C'est trop tard. Il est mort. » La stupeur traversa en onde de choc les visages grimaçant d'étonnement. Julien était mort. Noyé. A cette heure les pompiers étaient sur place. René raconta comment il avait vu le corps flotté à moitié dénudé dans la Marne,

comment il avait plongé précipitamment dans le fleuve, comment il avait tenté de le réanimer en lui faisant du bouche à bouche. Mais c'était déjà trop tard. Le corps était déjà tout bleu. Il ne respirait déjà plus. Son cœur s'était arrêté. Une enquête allait être ouverte.

« Il n'y a pratiquement aucun doute pour le caporal des pompiers. Il s'est suicidé »

Devant cet imprévu que Maryse qualifia plus que de fâcheux elle s'apprêta à râler. Mais elle se ravisa. Elle se remit à penser à son défunt mari quand on lui avait dit qu'il n'y avait plus rien à faire. La colère fit place à la pitié. Qui était vraiment ce jeune homme ? Avait-il une famille ? Des amis quelque part ? Déjà elle pressentait que le rapatriement du corps allait être difficile. La chaleur, la distance...les comédiens ne savaient plus quoi penser. Bien que Bernard avait été si prompt à le remplacer tout à l'heure il avoua maintenant comment il serait difficile de trouver rapidement un remplaçant en pleine période de vacances. La plupart des agences étaient fermées et quand elles ne l'étaient pas elles tournaient au ralenti faute de figurants à résidence. La sortie en salle de « la chanteuse de complaintes bretonne » était prévue dans deux mois. Il ne fallait pas trainer. On avait déjà pris assez de retard comme cela. Soudain Maryse s'exclama : « Et si on faisait jouer le rôle du laitier par René qui prendrait la place du frère jumeau ? » Des

applaudissements se firent entendre. René manifesta bruyamment son enthousiasme. « C'est une idée géniale ! Je serais à la fois le propriétaire de la ferme et le laitier. C'est une idée géniale ! » « Oui ça ira à merveille » s'écria Maryse. Elle était maintenant dans une attitude tout entière de satisfaction. A présent elle ne râlait plus. Elle était au centre de tous les regards et son visage qui s'illuminait, laissait paraître beaucoup de plaisir. On s'attela à la tâche. René prit la double casquette. Bernard semblait peiné de ne pas avoir trouvé lui-même cette idée originale mais il se rallia humblement à l'emballement général. Maryse reprit immédiatement place à bord de la charrette. Elle n'avait plus cet air vieilli qui sied tant à de vieilles paysannes. René semblait parfait en frère jumeau. Cela le ramenait à sa vieille nostalgie. Combien de fois n'avait-il pas rêvé d'avoir un frère jumeau à qui faire les plus intimes confidences.

De nouveau Maryse s'exclama « Et si on remplaçait les chiens par les chevaux ? L'ardeur générale prit une nouvelle fois de l'ampleur. Les chiens haletaient et semblaient maintenant à la limite de s'effondrer tant ils étaient dans un piètre état. « On ne va tout de même pas faire jouer des cabots comme cela ! » Elle connaissait bien la région et connaissait personnellement la ferme de M Murdoch, un grand propriétaire terrien avec lequel elle avait autrefois fait affaire

lorsque son défunt mari s'était mis bile en tête de participer à un concours d'équitation. Qui plus est, s'il en allait comme autrefois, il disposait de chevaux de toutes races et les louait à la journée. Les chevaux étaient plus résistants et le fait que René eu un frère un jumeau avait modifié un brin l'histoire. Ce frère, il fallait tout de même bien lui donner une personnalité spécifique. Celui-ci serait amoureux des chevaux contrairement à son frère qui ne travaillait qu'à traire des vaches. Ainsi il se rapprocherait de Maryse la fermière et même si l'idylle n'y paraîtrait pas il se créerait une sorte de jeu de séduction qui apporterait un relief supplémentaire à l'histoire. Les acteurs une nouvelle fois applaudissaient, les figurants faisaient de nouvelles invectives. René était conquis. Bernard devenait sombre. A chaque idée de Maryse il regardait le sol, et certes, il laissait transparaître que c'était une bonne idée mais que somme toute elle en valait des milliers d'autres. A Présent il avait un air franchement désagréable

« Ca suffit ! On ne remplacera pas les chiens par les chevaux. C'est tout simplement du délire ! » Dit Bernard. A ce moment précis plus personne ne semblaient l'entendre. Plus personne ne prêtaient attention à ces gestes maladroits par lesquels il paraissait ridicule. On se demandait souvent comment Bernard avait fini réalisateur. Certes il avait des qualités techniques

incomparables. Certes il était sorti premier de sa promo en 69. Mais socialement c'était un impuissant. Il manquait réellement de confiance en lui. Il haussait le ton mais manquait de cette force tranquille qui sied à tout homme d'autorité. Sa femme ne cessait de lui marteler qu'il n'y arriverait pas dans ce métier avec ce fichu caractère. Jusqu'ici il avait sauvé la face. Mais là il semblait...les uns et les autres continuaient de conjecturer comme si Bernard fut définitivement perdu. Il tenta une fois de plus de se faire respecter. « Nous reprendrons le tournage demain matin. Les chiens, après une bonne nuit, seront en pleine forme et tout le monde y verra plus clair » A peine avait-il fini qu'un tollé général s'empara du tournage. Les protestations fusaient et des contestations sans fin montaient jusqu'à l'autre bout des figurants. Tout le monde semblait avoir son mot à dire. On organisa un vote de but en blanc ; une majorité de mains s'élevèrent pour continuer à jouer. C'était la période d'été. Tout le monde avait hâte de partir en congé et la perspective de voir le tournage s'allonger indéfiniment n'enchantait personne. Bernard resta coi. Il se sentait maintenant vraiment très mal à l'aise. Il ne pouvait laisser les choses aller de la sorte. Mais comment faire ? Comment restaurer cette autorité dont le manque lui portait sérieusement ombrage. Maryse, de nouveau porté par la ferveur générale eu une autre idée qui emballa

très vite les artistes. « Et si on remplaçait cette vieille charrette par un cheval. Je serais alors une paysanne moderne, en avance sur son temps et je séduirais le laitier autant par mon progressisme que mon amour pour les chevaux. » Cette vieille paysanne ne serait plus tout à fait la même, alerte et dynamique, elle renforcerait l'idée principale du film ; une paysanne au soir de sa vie qui fait le bilan de son engagement auprès des pauvres de sa paroisse. Bernard ne disait plus rien. Le tournage continuait sans lui. Il était maintenant tout absorbé par le pied de la caméra faisant un tour sur son axe. Il s'épongea le front. Sorti un autre mouchoir. Le passa sur ses tempes. Respira un bon coup puis se mit à crier d'une voix marquée par la peur à défaut d'une véritable autorité « René, je refuse que tu te mettes en tête de remplacer Julien, Maryse je refuse que tu chevauches un quelconque cheval ! Il n'en est pas question, c'est moi le producteur, c'est moi qui jusqu'à nouvel ordre dirige ce film ! » De nouveau devant le chahut généralisé qui embrasait maintenant toute la production Maryse proposa comme auparavant un vote à main levée. Et de nouveau la révolution gronda. On se rallia aux vues de Maryse. Bernard était fini. Tous avaient les yeux dirigés vers Maryse qui déjà donnait les premières consignes. Bernard se retira, un peu à l'écart comme battu. Lui qui avait espéré sur ce film

pour redorer son blason tant le dernier film qu'il avait produit avait fait un flop historique. Lui qui avait tant misé sur la docilité des uns et des autres. C'était pourtant un beau projet. Il avait reçu d'abondants financements, le scénario était bien ficelé, la biographie avait le vent en poupe ! Tout cela finirait par se savoir. Le film était saboté. Et le cas échéant il y aurait toujours des mauvaises langues pour divulguer ce qui s'est réellement passé. Maryse haranguait maintenant les comédiens d'une voix douce et ferme. Chacun pris place où elle faisait signe et le calme revenu.

« ca tourne ! » cria Maryse.

Bernard malgré le peu d'attention qu'on lui accordait désormais prétextait un mal de tête aussi subit que violent pour se retirer à l'hôtel dans sa chambre.

Le lendemain on retrouva une lettre ouverte sur la table de chevet. Celle-ci annonçait qu'il était allé d'urgence enterrer sa belle mère dont la mort avait été apprise tard dans la nuit.

On ne le revit plus et apprit quelques jours plus tard qu'il avait cédé ses droits à une autre compagnie de tournage.

Le film reçut l'oscar de la meilleure réalisation. La remise des prix eu lieu au mois d'avril. Maryse, flanqué de chaque côté par une lignée de comédiens fut acclamé par la foule. Elle dédia l'ours en bronze à son défunt mari.

Elise

Françoise Brot – Pantin – Ile de France

C'est la fin de l'après midi. Le soleil montre ses derniers rayons. Elise marche seule à travers la ville. De l'autre côté de la Seine un bouquiniste commence à ranger les premiers livres. Il fait chaud. Il a encore fait très chaud aujourd'hui. Près de 40 degrés. Une première de couverture attire son attention. Comment désertier Paris ? Etrange. Est-ce un guide, un roman, une pièce de théâtre ? Etrange...Y a-t-il une technique, une méthode pour mettre fin à ces jours trop longs où la torpeur du mois d'août se coule maintenant à l'ennui rutilant de ces avenues trop longues bordés d'arbres à jamais centenaire. Elle inspire fortement et laisse échapper, sous la pression de l'atmosphère, une expiration tout aussi puissante que lente. Pourra-t-elle un jour se décider à partir ? Non pas fuir mais partir, partir, loin...déjà la mer, ses plages surpeuplés où une fois elle voudrait sentir la chaleur des corps. Mais que ne rêve t-elle pas, elle qui n'a jamais voyagé sinon à travers ces pauvres pages jaunies par les années passées. La fatigue la prend de temps en temps à

rebrousse-poil, mais elle ne se méfie de celle là que dans les moments de peine. Sitôt le dos tourné elle reprend ses mêmes litanies, cantiques des cantiques à la gloire des jours passées. N'a-t-elle pas, toujours vêtu de noir, rendu hommage à cet inconnu jamais présent ? Filant comme un voleur vers une destination enfouie à jamais. La première page parle d'elle-même. En exergue une phrase de l'auteur. Peu importe la destination, seul compte le mouvement. Mouvement, émotions, N'est-elle pas trop coincée pour cela ? N'a-t-elle pas tout perdu quand elle a perdu Cyril ? Étrange amour que celui là qui naît d'une étincelle et vous poursuit telle la queue d'une comète dans la blancheur du ciel. Pourtant d'autres étoiles brillent, mais Elise ne les voit pas. Elle ne fixe que pour mieux s'en détourner la lumière aveuglante de son funèbre destin. Le livre est gros. Peut-être plusieurs centaines de pages. A quoi bon ? Mais en a-t-elle seulement la volonté ? Ses pieds sont lourds, sa démarche hésitante. 5 euros. Ce livre est une fortune. Un aller retour Paris Versailles. Là au moins elle pourrait se rêver reine de France. Comme elle aurait aimé être jolie...mais cela c'est encore une autre histoire. Le bouquiniste l'interpelle, lui dit que c'est certainement sa dernière cliente, aller il peut bien lui faire un prix. Est-ce un signe ? Acceptera t-elle de se laisser séduire ? Horreur honteuse. Cyril, étrange inconnu. Cyril n'a

jamais existé. Il n'est que le reflet de sa pauvre âme, le faux semblant des mauvais jours, celui qu'on donne à voir quand plus rien ne semble exister. Mais qui comprendra quelque chose à cette étrange histoire ? Un bus passe de l'autre côté de la rue dans ce Paris quasi désert. Bus 160. Elle laisse tomber le livre. Une page s'envole. Elle la retient. Elle voit maintenant. Un paysage de Rembrandt. C'était donc cela le secret. Sentir la vie en soi, sentir cette émotion qui vous prend jusque dans votre réserve et vous fait tomber accroupie sur le sol. Oh non, non jamais elle n'a connu cela. Elise marche seule à travers la ville. Jusqu'à quand. Jusqu'à quand pourra t-elle supporter cela ? Paris au mois d'août est-elle cette ville fantôme dans laquelle elle aspire à se réfugier ? A-t-elle seulement envie d'autre chose ? Elise qui ne sait plus ... si seulement si seulement...Mais l'amour se décrète t-il ? Elle manque une marche ; un vieillard la retient. Rien de grave...une contusion. Le chauffeur lui sourit. Elle fait mine de ne pas le voir. Elle a honte maintenant. Honte de cette solitude qui dure depuis trop longtemps, honte de ne pas avoir le courage de partir, honte de nourrir ses espoirs blessés. Déjà le soleil se couche. La lueur orangée jette un voile de douceur sur ce qui s'achève comme l'éternelle monotonie. Un pas, il suffirait d'un pas. Elise le sait. Elle retire ses chaussures sur le pas de sa

porte. Elle tourne la clef dans la serrure. Tout est intact. Encore un effort. Peut-être demain...

Quand l'amour dure deux jours

Fanny Féménias – Domont – Ile de France

Je retrouve mon univers trop connu, mes amis tellement prévisibles. Je vais ressortir mes vieux Pixies, Bowie, Deus et les Red Hot.

De toutes façons, je n'arriverai pas à me mettre au jazz ni à écouter Macéo Parker sans penser à lui.

Le concert était sublime. Je n'avais jamais entendu ça. Les vibrations dans la salle étaient très différentes de celles d'un concert rock. La même intensité mais sans l'agressivité. Plus de force et de profondeur, et le rythme irresistible, naturel, sans violence.

Je le sentais frémir à côté de moi. Je regardais sa main, sur la mienne, et le haut de son bras se couvrir de frissons.

Il se tournait de temps à autre vers moi et me souriait, les yeux brillants, visiblement heureux de me faire découvrir tout ça.

Heureux, mais inquiet aussi.

Réunir deux univers, deux vies entrechoquées par accident, par l'attrait magnétique des regards et des peaux, serait-ce si simple?

Dans la musique et l'instant, oui.

Mais ensuite?

Ensuite, nous sommes allés boire un verre en ville. Je me sentais perdue dans ces rues inconnues, à des centaines de kilomètres de mes repères.

Je le sentais aux aguets, prévenant, presque trop.

Un guide incertain de son paysage.

Nous sommes rentrés chez lui. Nous avons fait l'amour.

C'était très différent de cette première fois où nous nous étions entre-dévorés...

Nous nous étions donnés l'un à l'autre comme si rien d'autre n'existait. Comme s'il ne devait jamais y avoir de demain.

C'était très différent, cette fois, tendre, intense et étrange... Retenu... Comme si chacun de nous était surpris de découvrir le corps de l'autre et sa façon d'aimer. Les habitudes que lui avait prises avec sa femme. Celles que moi j'avais prises avec Luc.

Apprendre les rues de l'autre, ses ruisseaux et ses rivières, ses rapides et ses apontements... Si seulement la vie nous en avait laissé le temps!

Il était tendre et hésitant, moi audacieuse comme s'il le fallait, effrayante peut-être.

La nuit fut courte et pleine de lumières. Tantôt des étoiles tantôt des arcs électriques éblouissants mais dangereux.

La blancheur crue du matin nous a rendus au présent. Et à l'avenir.

Qui se comptait en heures.

Nous nous sommes promenés, comme de jeunes amoureux ordinaires. Mais au fil des minutes, c'est comme si les fils tout neufs qui nous unissaient se rompaient un à un.

Nos conversations légères et nos silences complices se muaient en phrases sans vie et blancs gênés.

Comme si nous dressions des murs invisibles et glaçants entre nous.

Je cherchais sa main au moment où il l'enlevait. Mon regard se détournait lorsqu'il croisait le sien.

Sur la route de la gare, je l'ai observé à la dérobée. Ses mains fortes et douces sur le volant, son profil soucieux, ses yeux bleus plus sombres que je ne les avais vus jusqu'alors... tout me plaisait mais je savais que tout était terminé.

A moins que?

Il m'a serrée si fort dans ses bras, sur le quai...

Nous n'avons parlé ni l'un ni l'autre. Je n'aurais pas cru que l'on puisse se séparer dans un tel silence.

Me voici rentrée.

J'aurais aimé l'appeler, pour lui dire merci, simplement, pour Macéo Parker... mais Luc a décidé de me harceler dès mon retour, entreprise de re-séduction maladroite.

Qu'il me laisse le temps de pleurer la fin de mon coup de foudre.

Mort à Loudun

Sylvie Lambert – Frelinghien – Nord-Pas-de-Calais

Cette histoire est une fiction, n'en doutez pas.

L'urémie, étant toujours la conséquence d'une maladie incurable, se termine nécessairement d'une manière funeste. (Traité théorique et pratique de la médecine et de la pharmacie usuelle d'hygiène et de médecine légale, O.Dubois, Centième Edition.

Nous sommes rentrés de Liboureaux par la route des champs. La lourde carriole cahotait bruyamment dans le soir ancré à la terre depuis deux bonnes heures.

Le ciel noir troué d'étoiles s'étirait au-dessus de nos têtes, au delà du rideau d'arbres annonçant Loudun nous retrouverions la lune froide, figée, indifférente aux efforts du cheval fatigué mais docile dans sa misère.

Le retour est silencieux, encore plus que ce dîner improvisé à la bonne franquette avec Baraudon.

Le gros Baraudon, double menton, teint rougeaud et bedaine proéminente, toujours prompt à lever le coude et à partager vin et fromage si l'occasion se présente et à fortiori si c'est gratuit. Le gros Baraudon, empessé comme toujours auprès de Marie, lui décochant de timides sourires. Comme ils vont bien ensemble ces pauvres hères, la même laideur issue tout droit du terroir, la même résignation objective. Baraudon et Marie sont de ceux nés pour être pauvres et malheureux, incompris et silencieux, trop bien élevés pour être méchants, rien à voir avec ma peste de sœur –celle-là était mauvaise, une virago, une véritable mégère. Elle ne valait pas la corde pour la pendre et pourtant

c'est bien comme ça qu'elle a fini : pendue dans la cage d'escalier de sa maison, les pieds ballant dans le vide à quelques centimètres de son coffre à sous, qu'elle avait bien pris soin de vider, la garce !

Ah : si j'avais eu le courage de l'étrangler moi-même, elle l'aurait craché le morceau, je l'aurais eu le magot.

Le mal au cœur me reprend. Il faut que je vomisse. Cela fait des jours que je ne suis pas dans mon assiette. Pas d'appétit et le dégoût me monte à la gorge dès la première bouchée. Marie me force un peu. Je vois son œil sévère se durcir plus encore dès que je prétends me reposer. Des agates, ses yeux, des billes de verre dont la flamme me scrute, m'étudie, me désavoue.

La Marie, il y a bien longtemps que je ne l'aime plus, si on peut prétendre que ce que j'ai éprouvé pour elle fut de l'amour. Juste une envie qui m'a coûté un passage devant le maire et quelques promesses futiles et niaises. J'ai toujours été cavaleur, ce n'est pas un anneau au doigt qui allait me changer. Je suis un paon, j'aime faire la roue, je suis tout d'apparence, un m'as-tu-vu.

Pour mon vieux, j'étais plutôt un fainéant, un roi, un inutile qu'il disait. Je l'asticotais en préférant feignant. L'immobilisme soit mais étudié. Il hurlait les yeux injectés de sang – rouge des vignes, bile des hommes. Je le revois me poursuivant dans la cour carrée de la ferme, lorsque j'étais gamin, sa ceinture de pantalon au bout du bras, une lanière de cuir épais lestée d'une boucle en fer façonnée de ses propres mains, battue à la forge. Il se rapproche à longues enjambées, j'entends le sifflement au dessus de ma tête, ça frôle mes cheveux, mes sabots heurtent la terre battue de plus en plus vite, puis la brûlure de l'entrave au niveau des genoux, je m'affale, je dois me protéger coûte que coûte. La correction risque d'être sévère. Le sifflement reprend et le bras paternel se lève à nouveau. Cris, larmes, jurons, colère. Il me restera une cicatrice au-dessus de l'arcade sourcilière gauche, des côtes douloureuses

pendant un mois et un jet rosé lors de mes soulagements.

La carriole s'affaisse dans un nid de poule en gémissant, mon rêve se brise et ma tête heurte violemment celle de Marie. Je fulmine, l'insulte. Ne peut-elle faire attention ? L'estomac me brûle de plus belle, mes intestins se tordent, il est grand temps que nous arrivions, je fais finir par faire dans mes pantalons.

J'exhorte Marie de m'amener chez nous. Nous sortons du bois, il y en a encore pour une vingtaine de minutes. Tant pis pour elle si je suis malade avant notre arrivée, elle lessivera, après tout si je ne vais pas bien c'est à cause de son repas.

Pourtant elle a l'air d'aller, elle. Et Baraudon ? Est-il comme elle ou comme moi ? Bah ! Le temps que son gros corps assimile tout ce qu'il a ingurgité, la nuit sera passée.

La nuit. Mon lit. Me reposer. Je l'espère ce cadre de bois aux ressorts fatigués. J'aime à les faire gémir ces ressorts avec la Pintou. Je suis sûr que Marie nous entend. Mais, jamais un mot, jamais une allusion à mes frasques. Elle est comme ça ma Marie, bonasse, un peu bête, ma foi ! Une autre qu'elle m'aurait déjà occis vingt fois ! Mais ce n'est pas son tempérament, elle prend la vie comme une fatalité, ça lui jouera des tours à la longue. Pour vous dire, même le vieux qui ne l'a jamais aimée et qui l'évitait comme la peste, même lui, elle l'aura veillé sur son lit de mort. Oh ! Elle a des travers, n'allez pas imaginer que c'est une sainte. Elle est benoîte. Elle accepte sans rechigner, ne sait pas se défendre cette fille-là, bien la peine de savoir lire et écrire.

J'ai l'intérieur du corps complètement coincé. Une douleur sourde qui se propage comme un gaz, qui m'arrache les viscères, les poumons, le cœur et le cerveau.

Le cheval s'arrête devant la porte. Je pleure doucement. J'ai un peu honte, mais je suis si mal. Marie m'attrape par le paletot, mes jambes me portent à peine, chaque mouvement est un supplice, mes articulations sont engourdies et je

les sens prêtes à céder à la plus petite contorsion. Je m'entends gémir. Marie me gourmande et me promet mon lit. Les mots que mon cerveau lâche sous le douleur n'atteignent pas mes lèvres. Incapable de parler, les yeux noyés dans un vide inconnu, je suis seul dans mon calvaire. L'air me brûle la peau, la lumière me transperce les paupières et m'incendie la tête, l'eau que l'on porte à mes lèvres m'arrache les muqueuses, c'est de l'acide que je sens couler en moi, et le moindre bruit se répercute en moi à l'infini. Je n'ai jamais été aussi mal. Que m'arrive-t-il ? Ce n'est pas un mal passager, ça ne va pas passer comme ça. Ni d'un claquement de doigts, ni avec les remèdes que Marie que concocte de temps à autre. Je ne sais d'ailleurs jamais ce qu'elle y met. Il me faut le renfort des sciences médicales.

On me déshabille, on me couche, leurs mains sur ma peau me décapent et me laissent à vif.

Ils sont trois à présent. Je voudrais pouvoir dormir, endormir mes souffrances, mais on me retient, on me questionne, on s'impatiente. J'entends, je ne comprends pas.

Les deux hommes chuchotent, tandis que Marie pleure. La porte d'entrée s'ouvre, le frottement du bas de porte sur le carrelage je le reconnais. L'air frais de la nuit s'engouffre et c'est le baiser d'un lance-flammes que je reçois.

Cliquetis de la boîte à seringues. Je suis toujours là. Odeur de médecine et de sommeil mélangées. Le Gallois et le Chauvenet se concertent à nouveau. Bavardages de médecins. Et ça s'interroge, et ça acquiesce, ça m'ausculte, ça me palpe, ça me retourne. Je gémis. « Qu'a-t-il mangé, ce soir ? Qu'a-t-il bu ? En êtes-vous certaine ? Rien d'autre ? Des champignons ? Des baies ? De la salaison ? Etait-ce bien frais ? Et vous comment vous sentez-vous ? »

On m'arrache les paupières et une obscurité de graviers s'incruste. « Il a le teint bien jaune ! »

« Pensez-vous comme moi, cher confrère ? »

« Urémie ? » « Peut-être un empoisonnement, mais si Marie à partager le repas, et il y avait Monsieur Baraudon aussi, n'est-ce pas ? »

«Attendons, un peu. Je pense lui administrer un peu de Laudanum, afin de calmer la douleur. Etes-vous de mon avis ? »

Les voix s'éloignent. C'est un bourdonnement qui me tourmente. Je voudrais dormir, pouvoir dormir. Des ombres se pressent autour de moi pour m'abandonner de plus belle. Qu'ils fassent ce pourquoi ils sont venus, me soigner.

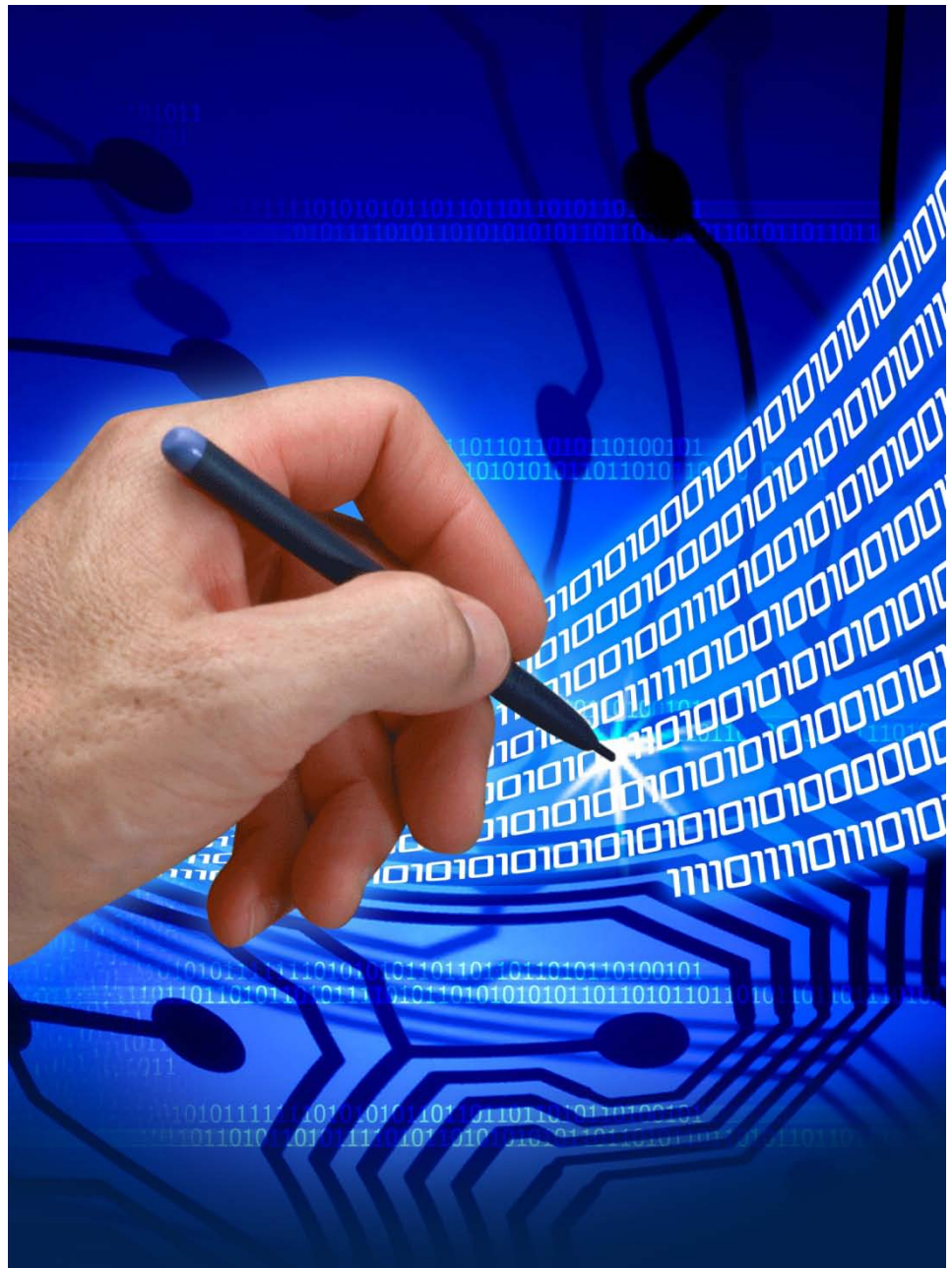
Ils en mettent un temps à me soulager. Je m'essouffle, mon cœur se démène comme il peut, il hésite, repart, hésite à nouveau. La douleur est toujours là, elle me transperce de part en part. Il faut que mon cœur reparte. Mes poumons se bloquent. Il faut y aller. Il ne sert à rien de mourir. La douleur persiste malgré l'arrêt de mon cœur. Je dois leur dire. Ne me laissez pas mourir. Ce n'est pas la solution. Ne me laissez pas mourir. Je hurle. Je voudrais pouvoir hurler. Je n'entends pas mon râle. Je ne suis plus là.

Nous sommes le 5 octobre 1947, faubourg Porte de Mirebeau à Loudun, un long cri retentit dans la nuit.

Léon Besnard vient de perdre la vie. Marie qui hurle et qui pleure, va bientôt perdre la liberté, et la paix, pour longtemps.

(La véritable affaire Marie Besnard – J.Favreau-Colombier, Robert Laffont, 1985)

Atelier de formation



Consommez !

**Mathieu Bosc – Nîmes –
Languedoc-Roussillon**

Tout est noir, je ne sens plus mes membres, j'ai froid et ce grondement insupportable va me rendre fou. Où suis-je ? Ça sent la sueur, le métal et la poussière. Il y a comme de l'agitation autour de moi, il me semble entendre des pas ou des voix, mais c'est imperceptible que m'arrive-t-il ?

« Antenne dans 5mn ! »

Ma tête va exploser, qui a bien pu dire ça ? Ça résonne dans mon crâne, cette voix métallique ne peut pas être humaine. Je la sens encore parcourir mon corps et percuter chacun de mes organes. Mon Dieu faites que tout s'arrête, je veux comprendre, je vous en supplie Seigneur ! Puis que va-t-il m'arriver dans 5mn ? Qu'est-ce que ça veut dire ?

« Préparez-le, antenne dans 4mn ! »

Je ne peux pas y croire, je dois rêver, le plus atroce des rêves de toute ma vie mais un rêve quand même, je vais me réveiller. Aahh ! Mais qu'est-ce que c'est, quelqu'un m'a touché le bras, quelqu'un me touche le bras, Læti... ? Voilà que j'ai perdu la parole aussi, il ne manquait plus que ça, est-ce toi Lætitia ? Non, ce n'est pas toi, jamais tu ne m'aurais touché aussi grossièrement, jamais le contact de ta peau sur la mienne ne serait si glacial. Qu'est-ce que j'entends ? On dirait un moteur électrique, je sens son air chaud sur mes cheve... je ne sens plus mes cheveux, c'est sur mon crâne que

ricoché ce souffle irrégulier, ils m'ont rasé, mais qui aurait pu me faire ça ? Puis pourquoi mon visage reste insensible ? C'est comme s'il n'y avait plus que mon nez. Une douleur me perce le poignet en même temps que le moteur s'emballé, c'est une perceuse. Je me trompais en pensant que l'organisme avait son système de sécurité quand la souffrance devenait trop violente... Je crois que c'est terminé, un liquide chaud coule sur mon mollet. Mais il y a toujours cette horrible odeur de transpiration et cette poignée de fer sur mon bras, ça ne va pas recommencer, pitié. Malheureusement, ça recommencera, à 3 reprises d'ailleurs. Le bras libre, j'ai l'affreuse sensation d'avoir été... dévissé.

« 3mn ! »

Toucher mon visage... j'aurais préféré ne plus jamais pouvoir le faire. Deux plaques d'acier m'empêchent de voir et de parler, huit pas de vis les maintiennent à mon crâne. Il faut que je me ressaisisse. Aussi loin que je me souviens, la dernière fois qu'un rayon de soleil s'attarda sur ma rétine, j'étais au commandé de mon RX-400 au-dessus de saturne. Nous passions une journée formidable avec Lætitia. Je me souviens de son parfum, de la façon qu'elle avait de me mettre en boîte avec son sourire, de son regard qui m'avait tout de même couté 5499,99 dollars, mais qui lui allait tellement bien. Qu'était-il arrivé, et où était-elle ?

« 2mn ! »

Le sol se met à vibrer à mesure que ce grondement lointain s'intensifie, j'entends des sifflets et des hurlements, peut-être même des rires. Tout à coup, une porte s'ouvre dans un fracas métallique, l'espace de quelques secondes, je peux entendre la clameur d'une foule en délire et sentir la chaleur du soleil sur ma peau, puis la porte se referme.

« Voilà ma carte, il est prêt pour l'interview ? » demande une voix de speakerine avant que la boîte de conserve ne rétorque :

« Qu'on lui découvre la bouche ! Il est à vous... 1mn ! »

Voilà que l'autre brute fétide fout ses sales pattes sur ma tête ; allez, lève-les tes vis de merde, qu'on en finisse !

Je pense que le plus douloureux fut ces quelques mots :

« C'est bon, t'as tout ? »

« C'est dans la boîte ! »

Je commence à comprendre, j'avais entendu parler de ce nouveau show de real tv. C'était soi-disant le nouveau créneau « hipe » pour un patron de l'audio-visuel qui se respecte. Le principe était relativement simple, un pauvre gars était jeté au centre d'un stade en délire, hué et sifflé par plus de 300000 personnes, et il devait évoluer sur un parcours du combattant dans le quel sa vie était jouée à chaque instant. Le hic est que le type, dans la légende, devait être un criminel condamné à perpétuité, comme chacun sait, les criminels ne courent plus les rues terriennes de nos jours, ils sont balancé dans l'espace par d'autre criminels simplement un peu plus malins, qui eux se cachent en plein centre ville, dans les gratte-ciel, derrière leur bureau à manipuler les foules depuis leur I-phone...

« NNBC pour fox news bonsoir. Comme vous pouvez le voir cher téléspectateurs, derrière moi se trouve l'homme le plus vil et malfaisant jamais reçu sur ce plateau. En effet de tels actes de barbarie n'ont heureusement plus lieu sur notre planète depuis la création, par MACO entreprise, de la surveillance individuelle. MACO entreprise qu'on ne remerciera jamais assez. Nous avons les images de la scène de crime, on y voit, dans ce merveilleux moyen de transport qu'est le RX-400 de chez Toyota, la sauvagerie, l'ignominie, la folie d'un monstre ayant battu à mort sa femme de 28 ans. Les plus jeunes

veuillez bien vous cacher les yeux. Maintenant, suivez-moi, nous allons tenter de recueillir les impressions d'un tel maniaque. »

« C'est complètement faux !! Je n'ai absolument rien fait ! »

« Alors John, que ressent un malade comme vous quand on lui apprend qu'il va devenir célèbre dans le monde entier ? »

Espèce de conne, qu'est-ce tu veux que ça me fasse !!

« Libérez-moi ! Je suis innocent et vous le savez très bien, combien ça vous rapporte de faire ça ? Hein!? Combien !? » Putain, j'ai failli m'arracher le poignet avec ses conneries...

« Comme vous pouvez le voir chers téléspectateurs, le dialogue est impossible avec ce genre d'individu. Un dernier mot ? John ? »

« Puis appelez moi Frédéric bordel de merde ! Je m'appelle Frédéric !! »

Effectivement, la schizophrénie explique parfois en partie de tels agissements. Chers téléspectateurs, le compte à rebours va bientôt commencer, je vous souhaite à tous de passer une bonne soirée en notre compagnie sur NNBC la télé qui vous instruit !

« 10 »

« 9 »

« 8 »

Ils sont 3 autour de moi, 2, visseuse à la main et le troisième en train de me maquiller je crois...

« 7 »

« 6 »

« 5 »

« 4 »

« Que la lumière soit ! » C'est qu'il se prend pour Dieu le gros porc dégoulinant.

« 2 »

« 1 »

« Antenne ! »

Bonsoir amis de la roublardise et du spectacle à sensation. Ce soir, c'est au tour de Schizo-John

le psychopathe d'affronter son destin de raclure de la société. Va-t-il résister aux assauts répétés de ces superbes lance-flammes Toshiba sur les champs Élysées de la mort ? Tombera-t-il droit dans la gueule mécanique de Bertha, superbement dessinée par le célèbre architecte chinois Pong Yo, accessoirement propriétaire des complexes Nike à travers le monde ? Ou sera-t-il broyé dans la dernière ligne droite pour sauver sa vie de paria grâce à nos sponsors Sony et leurs rouleaux compresseurs ? Vous le saurez en restant avec nous après cette page de publicité !
« Quand j'ai soif je bois coca-cola, quand j'ai chaud je rêve coca-cola, quand j'ai froid, je rêve d'avoir chaud pour boire coca-cola... »

Enfin j'aperçois de la lumière. Comme je l'avais imaginé, le gros qui pue est gros et pue. Je sors de cet endroit poisseux et sombre en me laissant porter par ma chaise elle-même guidée par un monorail. La porte s'ouvre sur une arène immense. La luminosité me brûle les yeux. Les gradins qui m'entourent et me surplombent sont pleins à craquer, ils transpirent littéralement de haine et d'impatience, ils me veulent mort. Juste au-dessus de moi, dans une petite estafette volante, le présentateur s'agite et commente le moindre de mes sourcillements. Une fois au centre de l'arène mon fauteuil s'arrête. Où que je regarde, la mort est là, elle m'attend. Je décide de me lever. Là, je regarde le ciel et lui demande à voix haute ce que j'ai pu faire pour mériter ça, mais j'irai chercher la réponse moi-même. Un grand escalier translucide s'élève devant moi pour enjambrer un petit bain d'acide, je dirais, de « démonstration ». Ce sera mon tombeau et tant pis pour l'audimat.

La petite musique du rêve

*Philauteur – Coudekerque-Branche
Nord-Pas-de-Calais*

Suis-je mort ? Demi – sommeille – je encore ? Tout est incertain autour de moi. L'épais brouillard qui s'attarde devant mon regard me fait douter. C'est à peine si j'aperçois le lit sur lequel je suis assis. Un lit flottant sur un tapis de nuage qu'aucun vent ne vient dissiper. Je navigue dans un ciel menaçant ma perception des événements récents. Puis des vagues gigantesques viennent s'échouer dans ma mémoire, emportant avec elles des souvenirs que je n'ai plus. Enfin, le vide. La pétrole. Le calme propice à la réflexion.

Réflexion, dont je suis tiré par des cris au large. Imperceptibles, comme sourd, venant de loin, mais se rapprochant très rapidement avec le ressac. Ces hurlements hystériques, ce sont 2000 personnes attendant avec impatience l'improbable concert que je m'apprête à donner quand même. Pourquoi ? Et comment suis-je arrivé là ? Pas le temps de tergiverser. Pas le temps de prier. Pas le temps pour la dernière clope du condamné. Pas le temps tout court. Déjà je suis bousculé par des formes humaines tenant guitares, basses, baguettes à la main, et que je ne reconnais pas.

Rapide coup d'œil autour de moi, et là sans comprendre vraiment pourquoi ce fut à moi qu'échoua le rôle du crooner, ma bouche et un micro se retrouvèrent à quelques millimètres seulement l'un de l'autre, prêt à s'embrasser. Drôle d'endroit pour une histoire d'amour ! Et surtout drôle de moment ! J'étais pourtant bien sur scène, et les chétifs à lunettes, les barbus tous muscles ornés d'un tatouage dehors et autres bimbos qui riaient bêtement dans leur T-shirt rose en mâchouillant leur chewing – gum et qui peuplaient cet infini espace clos, pour eux, il fallait bien que je le donne, ce concert ! Même les musiciens et le

temps semblaient suspendus à ma rime. Mais je manque autant de souffle que d'imagination. A part un album sous la douche où je reprends les plus grands standards FM du moment, qu'ai-je chanté qui me vaille une telle popularité ? Et puis d'abord, depuis quand sais-je chanter ?

Je suis littéralement statufié. Un mouvement, et je crois que tous mes membres me lâchent. Je suis suspendu dans un vide inconnu, seulement retenu par mes cordes vocales. J'ouvre doucement la bouche et, miracle de la voix, j'accouche dans la douleur de mes premières notes. Mes oreilles heureusement pour elles en profitent à peine, tant elles sont couvertes par les cris de la foule, qui semble mieux connaître les paroles que moi. D'où venait cette chanson que j'entendais pour la première fois ? Je ne m'étonne même plus. Je me laisse guider. La musique me tient par les lèvres, qui se sont affranchies de moi et bougent en toute indépendance. Suivies de mon corps. Je suis devenu un pantin, une marionnette, sans savoir qui tient les fils. Mais je bouge. Je danse. Je vibre. Mon cœur va plus vite que la musique. Je transpire autant de sueur que d'angoisse. Tout est devenu si irréel, en moi et autour de moi...Soudain, au bout d'un temps interminable ponctué de nombre de tubes inconnus, le noir.

Enfin, presque.

Un petit halo de lumière se focalise au centre de la salle. En émane un homme chauve et ventripotent au goût vestimentaire douteux avec sa chemise rouge à carreaux sur le dos. Mais pas le temps d'attarder mon regard plus longtemps. La luminosité grandissante autour de lui fait apparaître un fusil de chasse. Ajustant sur moi un regard mauvais, il arme tel un chasseur.

Un premier coup part.

Un magma de réactions, d'émotions, jaillit en moi, mais l'irruption tarde à venir.

Pas la balle.

Cris.

Coup d'œil à gauche. Une immense tache rouge se forme sur la poitrine du bassiste, qui s'effondre aussitôt. Ma respiration n'a jamais été aussi rapide. Mes membres tremblent comme jamais. Tout devient blanc autour de moi, je suis en train de perdre mes sens, je n'ai plus goût à rien, la scène fond littéralement sous moi, je ne sais pas ce qui m'arrive j'entends soudain un nouveau coup de feu verrais-je ma poitrine se colorer de mon sang tout va à mille à l'heure dans mon esprit je suffoque...et le brouillard. D'où émerge une télévision à écran plat. Je ne me dirige pas vers elle non ce sont mes jambes qui me guident. J'allume par obligation,

presque par curiosité. Vais-je savoir si je suis au paradis ou en enfer, si le purgatoire existe ?

Le visage impassible et neutre de Claire Chazal apparaît.

Dans l'actualité un terrible drame lors d'un concert, ayant fait deux victimes.

En un éclair, j'éteins l'écran, indifférent.

Suis-je mort ?

Finalement non, Claire, je n'ai pas envie de le savoir.

Et puis, qui sait, peut-être que l'on ne sent jamais aussi en vie que dans la mort...

De l'autre côté du miroir

Eglantine – Bois-Colombes – Ile-de-France

L'été dernier, j'étais partie en croisière familiale sur les rives du Nil, ce fleuve éminemment sacré d'Egypte, symbole de vie, de mort et de renaissance. Je ne réalisai pas alors que mon voyage allait me mener bien plus loin que je ne l'imaginai.

Dès l'embarquement, j'avais lié connaissance avec une femme causante et sympathique dont les enfants étaient sensiblement du même âge que les miens. Son mari était assez taciturne et son plus jeune fils avait un pied bot. Rousse, l'œil pétillant, je la trouvais gaie et pleine d'entrain. Certaines personnes timides peu à peu s'ouvrent et se livrent, d'autres, déjà expansives, peuvent devenir encombrantes. Elle se mit soudain à me tutoyer et je rentrai immédiatement dans ma coquille. J'aimais la compagnie, mais j'avais besoin de solitude et l'une de mes pires craintes était d'être envahie.

Le tutoiement et une certaine familiarité de langage m'avaient poussée à prendre de la distance mais je recherchais quand même sa compagnie, un peu honteuse de ma sauvagerie. Je la croisai une fois ou deux en excursion, un fichu solidement fixé sur le haut de sa tête pour se protéger du soleil. Nos enfants jouaient avec plaisir ensemble, et elle participait volontiers aux animations du soir, goûtant avec gourmandise à toutes les activités proposées.

De mon côté, je m'ennuyais. Je venais à ces soirées à reculons, pour faire plaisir à mes enfants, mais j'aurais voulu être ailleurs. Je ne

sais où... Je me sentais enfermée dans une sorte de mal-être, de morosité.

Une excursion nocturne aux pyramides de Gizeh me tira de ma torpeur. Je me sentais transportée dans un autre monde, à une autre époque. Ma camarade de bateau, dont je ne connaissais toujours pas le prénom, était elle aussi venue en famille. Nous étions tous muets devant le spectacle féerique qui s'offrait à nous. Tant de majesté et de silence !

Soudain, un détail me frappa. La nuit était tombée, mais elle avait conservé son fichu sur la tête. Je réalisai que c'était d'ailleurs le deuxième soir qu'elle le gardait. La vérité me sauta brutalement aux yeux, à la figure, au cœur, et je réalisai qu'elle était chauve. Sa calvitie était due de toute évidence à une chimiothérapie. Pour me convaincre du contraire, j'essayais d'imaginer ses cheveux roux sous le foulard, mais plus mes yeux tentaient sans succès de traverser l'opacité du tissu, plus ma première impression se confirmait : cette femme si joviale était atteinte d'une maladie grave, peut-être fatale.

L'électrochoc fut tel qu'il me sembla qu'un miroir volait en éclats quelque part en moi. Dans un éclair de conscience, je réalisai combien la vie pouvait être éphémère. J'étais là en vacances, en pleine forme, avec une famille épanouie, une certaine aisance financière, et je me plaignais de mon sort, réfugiée dans une sorte de crispation intérieure, soulignant le moindre désagrément et faisant une montagne d'un rien ; j'étais aigrie, intolérante et critique envers les autres, alors que ma voisine qui avait toutes les raisons d'être amère, n'était que joie de vivre.

Un déclic se produisit alors : mon cœur s'ouvrit et mon regard se transforma. L'impression étriquée que j'avais d'être envahie devint compassion. Je me remémorai notre rencontre avec un œil différent, enrichi d'une connaissance que je n'avais pas alors et je pris conscience de ma petitesse, de mon étroitesse. Je la revis sur

le bateau. Elle avait passé des épreuves qui l'avaient amenée à privilégier l'essentiel. Elle ne s'embarrassait plus de codes inutiles pour entrer en contact avec les autres. Peut-être n'avait-elle plus le temps. Chaque instant passé avec ses enfants était un vrai moment, rempli de sa présence ; cette présence qui ne les suivrait peut-être pas jusqu'au bout de leur enfance. Je contemplai, le cœur déchiré, le petit au pied bot qu'elle tenait tendrement enlacé. Il était pour elle un inestimable cadeau dont elle serait peut-être séparée plus tôt que prévu. Il m'apparut dans toute sa fragilité et j'eus envie de le prendre dans mes bras. Cette famille menait en apparence une vie normale, certainement plus intense que celle des autres, mais l'important n'est-il pas invisible pour les yeux ? Le mari taciturne était vraisemblablement celui qui vivait le moins bien la situation. Peut-on arriver à accepter la maladie de l'être aimé et sa mort possible ?

Je ressentis un vif élan de sympathie pour elle, qui restait égale à elle-même. Rien de visible n'avait changé excepté mon espace intérieur. J'étais passée de l'autre côté du miroir. J'avais rejoint cette partie intime et secrète de moi-même qui menait à mon humanité, dans les profondeurs de mon cœur, loin derrière les apparences les dogmes et les critiques ; bien au-delà de mon quotidien. J'étais arrivée quelque part au centre de mon être, où les espaces et la lumière sont infinis, où la limite avec l'âme de l'autre n'existe pas, où tout est vu avec les yeux de l'amour.

Comme il était subtil ce chemin qui menait vers l'intérieur de soi ! Il pouvait se faire discret au travers du rêve, de la méditation ou de la prière. Il pouvait aussi se faire plus abrupt par une prise de conscience qui vous ébouriffe comme un vent du large et vous emmène avec ou sans votre volonté dans un tourbillon intérieur dont nul ne sait où il mène mais qui vous dilate et vous ouvre à la richesse d'une vie aux multiples facettes. Un chemin non balisé vers une vie vraie, avec des odeurs et des sensations

intactes, des douleurs, du soleil, une présence intense à soi et au monde. Le retour à l'Unité originelle, tout près, si près... juste... de l'autre côté du miroir...

Mon père, ma douleur

Karin – Stockholm – Suède

Je me souviens avec précision des quelques secondes qui ont fait basculer ma vie et balayé mon insouciance. J'avais 20 ans. Comme tous les matins, j'étais à la bourre. Mon thé avalé, mon sac de fac sur l'épaule, une banane à la main, je m'apprêtais à entamer mon sprint quotidien pour attraper le train de 9h18. Le téléphone a sonné. Ma mère s'était absentée, j'ai décroché :

« Madame Clément ?

- Oui, sa fille

- Commissariat de police de Montmorency. C'est au sujet de votre père »

Le temps a suspendu son cours. Une vague de panique m'a envahie. Le cœur en chamade, le souffle court, je me suis entendue articuler un « Je ne comprends pas ... » d'une voix étranglée qui ne m'appartenait pas.

« - Ah...l'hôpital ne vous a pas encore appelée ? C'est incroyable, ils ne font jamais leur boulot ...

Votre père a été retrouvé à 5h du matin dans la forêt d'Écouen. Sa voiture a heurté de plein fouet un muret. Il roulait à 70 km heure.

- ... ce n'est pas possible...

- Ne vous inquiétez pas, il ne souffre que de blessures mineures. On peut dire qu'il a eu de la chance : vu la vitesse du véhicule au moment du choc, le moteur aurait pu lui couper les jambes. Il est aux urgences de Montmorency, la voiture à la casse.

- ...

- Mme Clément ?

- Ce n'est pas possible...Mon père travaille à La Défense...Il prend le train à 7h tous les matins...

- Vous êtes bien la fille de Jean Clément ?
Nous avons retrouvé ses papiers sur lui.

- ...

- Madame Clément? »

Ma tête tourbillonne. Je raccroche. J'ai déjà compris.

Il a pris la voiture alors qu'il prend toujours le train. La forêt d'Écouen se trouve en direction opposée de la Défense. Il a été retrouvé à 5h du matin alors qu'il commence en général vers 8h.

Tout est encore bien flou dans mon esprit fiévreux mais une chose est claire : mon père a tenté de se suicider.

Ce matin là, c'est mon univers entier qui s'est écroulé et ma vie a basculé d'une manière irréversible.

* * * * *

Je me souviens des urgences. Mon père à moitié nu couché sur une couverture en aluminium, méconnaissable, le visage boursoufflé, les dents cassées. Le voir si vulnérable me déchire le cœur. Il nous aperçoit et se met à pleurer, comme un enfant. Je n'ai jamais vu mon père pleurer. Je pleure aussi depuis le coup de téléphone. Je l'enlace et lui dis que je l'aime. C'est la première fois que j'ose lui dire une telle chose. Chez les Clément, on ne dit pas qu'on s'aime.

Je me souviens également de l'hôpital psychiatrique. Nous allons en famille lui rendre visite un dimanche après-midi. Mon père nous attend dans le parc. Lorsqu'il aperçoit la voiture, il s'approche de nous en galopant d'une manière enfantine, le visage lunaire. Il a l'air euphorique. Je ne sais pas à quoi ils l'ont drogué, mais j'en veux à la terre entière. Je ne comprends pas, ou plutôt refuse de comprendre ce que mon père fait là. Mon frère et ma sœur doivent être encore plus perdus que moi. Quel bobard ma mère a-t-elle bien pu leur servir pour leur expliquer cette visite ? Elle m'a fait jurer de ne parler à personne de ce qui s'est passé. Chez les Clément, on ne se suicide pas.

Je me souviens bien-sûr aussi des insomnies ainsi que des cauchemars qui ont hanté mes nuits sans relâche depuis ce funeste matin d'avril. Sentiments de culpabilité, de haine et de

peur sont entrés sans invitation dans mon cœur et n'ont eu de cesse depuis de me harceler. Culpabilité de n'avoir rien vu venir, de ne pas avoir pu empêcher ce drame. La veille, comme tous les soirs à son retour du boulot, avant même qu'il ait eu le temps de se déchausser, mon père avait dû subir le feu des reproches de ma mère. Pendant que lui s'amusait avec ses collègues, elle devait tout faire à la maison avec des enfants insupportables. Thomas avait encore séché les cours aujourd'hui. Il fallait le remettre dans le droit chemin et elle en avait marre d'être la seule à faire le flic dans cette famille. Le salon était un véritable capharnaüm, elle n'en pouvait plus, elle avait plein de choses à faire mais pas une minute à elle et personne ne l'aidait. Un jour elle ferait ses valises, il était prévenu : tout le monde serait bien embêté et comprendrait à quel point elle était utile, mais ce serait trop tard. Elle a continué ainsi pendant de longues minutes à égrainer les misères de son quotidien entrecoupées de menaces, sans lui laisser la moindre chance de s'exprimer, d'un ton de reproche lancinant dont la musique ne nous était que trop familière. Mon père a subi ce flot de paroles sans broncher et attendu patiemment que les tirs d'artillerie cessent pour troquer chaussures de travail contre pantoufles. Plus tard dans la soirée, nous étions installés devant une comédie avec Louis de Funès. Il est passé devant le salon, s'est arrêté quelques secondes sur le pas de la porte pour regarder d'un air absent, puis est monté dans sa chambre sans une parole. J'ai été surprise qu'il ne vienne pas s'asseoir à nos côtés mais n'ai rien dit. D'habitude il ne manque jamais un film avec Louis de Funès. C'est l'occasion de grosses rigolades en famille. Moi je ne suis pas si adepte, mais je ne louperais ces moments pour rien au monde. Ce n'est pas si souvent que l'on rie tous ensemble. J'aime en particulier entendre le rire de mes parents et me dire qu'ils sont peut-être heureux.

Haine contre moi-même et contre ma mère aussi, si dominatrice, si malheureuse et la conscience si étriquée dans son quotidien qu'elle ne parvient à parler que d'elle-même et oublie

de s'intéresser aux autres. Si au lieu de l'accabler sans cesse de reproches, elle s'était intéressée davantage à lui, aurait-elle pu déceler à temps le malaise de mon père et faire quelque chose pour empêcher son passage à l'acte ? Je ne l'avais jamais vue avoir des gestes tendres envers lui ou se comporter en femme amoureuse. L'avait-elle jamais été ? Deux « anecdotes » que ma proche famille m'a rapportées en disent long sur les débuts prometteurs de leur relation. Une fois fiancée, ma mère a décidé que le deuxième prénom de mon père sonnait mieux que le premier, trop ringard à son goût. Elle l'a donc rebaptisé et il s'est laissé faire sans broncher. Ce n'est que grâce aux indiscretions de mes cousins que je connais son véritable prénom : René. Mes grands parents avaient également une grande maison familiale dans le sud de la France, assez spacieuse pour accueillir leurs 5 filles et plus tard leurs familles respectives pendant les vacances. La chambre de mes parents était la seule avec des lits séparés. Mes grands-parents avaient bien proposé à ma mère de rapprocher les deux lits après le mariage, mais elle se serait récriée « Ah non ! Quand je suis ici, c'est pour passer de véritables vacances ! ». Je haïssais ma mère. Comment pouvait-elle m'imposer d'être la seule dépositaire d'un secret si lourd à porter ? Même après le drame, elle paraissait plus préoccupée par le qu'en-dira-t-on que par le mal-être de mon père. C'était insupportable. Je l'insultais et lui hurlais dessus dans mes rêves.

Dans la réalité je me contentais de me replier en silence sur ma douleur, et tentais de survivre tant bien que mal à mes blessures.

Lorsque j'allais me coucher j'avais peur. Je savais que dès que je fermerais les yeux, les mêmes cauchemars envahiraient mes nuits. Je luttais pour rester éveillée le plus longtemps possible. Je me sentais de surcroît investie d'une mission de gardiennage nocturne du domicile familial et restait à l'affût du moindre bruit suspect. Lorsque j'entendais des pas dans l'escalier, probablement quelqu'un qui descendait pour aller aux toilettes, je guettais fébrilement la remontée des marches. Parfois, je

me réveillais en nage : il me semblait que la porte d'entrée avait claqué. En bon petit soldat insomniaque, je me levais et allais vérifier si notre nouvelle voiture était toujours parquée devant la maison. Immanquablement elle l'était. C'était un peu naïf de croire que mon père rejouerait exactement le même scénario en cas de récidive, mais j'avais perdu tous mes repères et la vie n'avait plus grand chose de rationnel à mes yeux.

Je ne saurai probablement jamais vraiment ce qui a poussé mon père à l'acte ce matin-là. Ma mère s'est chargée très vite de clore l'affaire en dédramatisant l'événement. Mon père était en surmenage, il avait eu un coup de folie, ce n'était rien, il se souvenait d'ailleurs à peine de ce qui s'était passé. La mauvaise foi de ce déni était si flagrante, que toute tentative d'en savoir plus me semblait vaine. Mon père quant à lui ne s'est jamais exprimé sur ce qui s'est réellement passé dans son cœur et dans sa tête ce matin d'avril. La routine a très vite repris son cours. Ma mère a repris ses jérémiades quotidiennes. Mon père est redevenu cet homme taciturne à la patience illimitée, qui subit sans broncher. Mais que sais-je de qui il est vraiment, de ses rêves, de ses angoisses, de ce qui l'a poussé à vouloir mettre fin à ses jours il y a désormais plus de quinze ans ? Il me resterait bien la possibilité d'essayer de lui parler et de comprendre, mais l'enterrement de l'affaire a été tant et si bien orchestré, que je n'ose réveiller les démons du passé. Et chez les Clément, on ne parle pas de soi.

Anomalie lunaire

Jocelyne Dupont

Lachine – Québec – Canada

Un jour par mégarde, en tapant trop vite, je suis tombée sur un site Internet de nos ancêtres, un truc totalement désuet. Il a dû y avoir une erreur de programmation dans mon ordinateur, car ma page ne s'est pas désintégrée suffisamment rapidement et j'ai pu faire une lecture rapide de la page entre deux clignements de cil. J'étais fasciné d'avoir sous les yeux un truc écrit il y a des dizaines et des dizaines d'années. Il y a longtemps qu'on ne nous instruit plus du passé, car on y perdrait trop notre temps. Il faut voir de l'avant qu'on nous dit, le futur rapidement !

Je trouve cela dommage, car le passé m'a toujours fasciné. Je grappille des informations ici et là à des gens qui ont des accès supérieurs. Parfois en échange de certaines faveurs qui leur font gagner du temps, ils acceptent de me raconter des bribes d'histoire sur nos ancêtres. Peu de gens le savent, mais tout a commencé par un simple clic. Ce geste élémentaire que l'on répète des milliards de fois par jour, nous a mené jusqu'ici, sur cette Lune et a contribué à transformer notre monde à jamais. C'est à partir de là que le facteur temps a pris cette place prépondérante dans tous les aspects de nos vies : plus vite, il faut aller toujours plus vite. On ne supporte plus d'attendre depuis la venue de l'informatique dans nos vies. Impossible de passer une soirée à contempler un clair de terre comme mes ancêtres les passaient à s'émouvoir d'une éclipse lunaire. Ce serait une absurde perte de temps et de productivité; intolérable dans notre société actuelle !

Mon rêve serait d'expérimenter la lenteur un jour, juste une fois pour voir quel effet ça fait. Je crois bien que je suis la seule d'ailleurs à avoir cette envie. Tout le monde rêve d'atteindre une vitesse supérieure. Parfois, je me demande pourquoi personne n'a envie d'autre chose. Ils sont tous assez bien réglés avec des génomes sans failles qui les protègent de ce genre de questionnement troublant. Ils ont été dosés pour ne pas connaître d'émotions trop vives. Ma mère me dit toujours que j'ai un léger défaut de génétique, que je devrais revenir un peu plus souvent sur la Lune et arrêter de perdre toutes ces précieuses secondes à me tracasser avec des questions insignifiantes. Ça me fait penser qu'elle aussi doit être légèrement dérégulée pour m'aimer malgré tout cela!

Les relations humaines ne sont plus ce qu'elles étaient; notre monde se résume à épandre la vie à la vitesse de la lumière. Notre vision commune du futur est de prendre possession des planètes autour et de les peupler le plus rapidement possible afin de jouir de notre plein pouvoir. Par moments, j'ai le sentiment que nous sommes à la poursuite de quelque chose d'inatteignable. Il me vient tout plein de questions sans réponses et ces tourments pérennes me hantent. Je dois dire que je ne sais plus qu'en penser et je n'ai trouvé personne pour partager ces questionnements. Je ne veux surtout pas passer pour une folle !

L'évolution a quand même apporté son lot de bonnes choses. Prenez les rapports humains par exemple, ils sont complètement transformés. Il n'y a plus de ces préambules, ces jeux de séduction entre l'homme et la femme comme par le passé. Il n'y a que l'acte en lui-même pour la procréation ou pour combler instantanément une envie sexuelle. Le fait de désirer un enfant ou de ressentir un désir sexuel est suffisant. On ne complique plus les choses comme avant. Ça fait bizarre d'imaginer qu'antérieurement on passait des semaines à se connaître avant de passer à l'acte ! J'ai du mal à imaginer à quoi ça pourrait bien servir exactement !

Je suppose que les gens nageaient dans l'ignorance la plus totale.

Le passé me fascine, mais en même temps, je me dis que ça devait être frustrant d'attendre comme ça, pour tout... Imaginez de devoir cuisiner durant des heures avant de pouvoir manger ! Ce n'est vraiment pas humain quand on y pense ! Heureusement qu'on a inventé la granule anti-faim, qui comble non seulement notre appétit en un tournemain, mais nous offre également tous les nutriments nécessaires au fonctionnement maximal de notre corps. On a plus à s'attabler pendant des heures pour ingurgiter des trucs douteux et inadaptés à nos besoins, risquant de nous faire ralentir et mourir plus rapidement ! Là-dessus, je ne peux qu'applaudir le progrès !

Quand j'ai lu que les hommes devaient dormir en moyenne 8 heures par jour pour obtenir un corps productif, je n'en revenais pas ! Quelle monstrueuse perte de temps ! Je n'ai pas pu m'empêcher de le raconter à mon amie Élise qui ne m'a pas cru, bien entendu ! Elle m'a dit de me recentrer un peu, de canaliser ma créativité afin de servir plus profitablement notre société plutôt que de perdre mon temps (et le sien) à lui débiter des frivolités du passé. Elle a sûrement raison... N'empêche, imaginez le tiers d'une vie passée à ne rien faire ! C'est trop fou ! Ça fait des lustres qu'on ne dort plus depuis la découverte des capteurs d'énergie qui revitalisent maintenant nos cellules en moins de 5 minutes. D'ailleurs, les chercheurs travaillent activement à réduire ce temps de revitalisation. Imaginez tout ce qu'on pourrait accomplir avec 2-3 minutes de plus par jour !

Parfois, je rêve de m'affaler là, en travers de ma chambre, de tout arrêter, de ne plus rien faire, rien du tout. J'aurais envie que tout s'arrête, que toute cette course interminable se fige comme une statue de sel. Le malheur c'est que je ne peux pas. Je ne peux tout simplement pas parce que lorsque j'ai ce genre de pensées, je me sens morose et déprimée. J'ai comme une nausée qui me vient, un mal-être indescriptible et je suis incapable de tolérer cette

situation plus longtemps que deux secondes. J'ai bien essayé de toutes mes forces, pour enfin expérimenter la chose, mais c'est vraiment insupportable. Alors bien sûr, je prends une gélule de bonheur en extra et puis tout à coup, je suis soulagée. Je me porte beaucoup mieux et la vie poursuit son rythme.

Ca crève les yeux

Jocelyne Dupont

Lachine – Québec – Canada

J'avais ce connard de flic au cul depuis plus d'un mois. Il me faisait goûter à sa panoplie d'interrogatoires merdiques, se figurant que j'étais assez imbécile pour me pendre avec ma propre corde. Je me doutais bien du scénario qui m'attendait quand je l'ai vu sortir de la pièce et me laisser seul avec ce type agité comme un hareng au bout d'un hameçon. Un petit morveux d'assistant qui se la jouait grosse pointure. Je n'ai pas eu le temps de lever le regard sur lui que ma chaise a basculé dans un fracas d'enfer. Son poing m'a littéralement coupé le souffle et dans ma chute, j'ai renversé le classeur : un trois tiroirs gris acier. Je suffoquais, le corps plié en deux parmi des tonnes de paperasses administratives qui gisaient éparses, sur le linoléum crasseux. C'était bien fait pour sa gueule que j'ai pensé sur le coup en voyant le foutoir, mais ça l'a mis encore plus en rogne et cet enculé m'a fendu la lèvre supérieure en me balançant son pied dans la gueule. J'ai dû refouler ma franche envie de lui flanquer un bon coup de talon dans les couilles. J'ai toujours détesté ce genre de flicards, ceux qui se gonflent l'ego à grands coups d'abus de pouvoir. Je n'ai franchement aucun respect pour cette race-là !

Ça faisait des semaines que je filais cet enfoiré de vidangeur. Ce petit ramasseur de merde se proclamait blanc comme neige à chacun de mes interrogatoires. Même Fred n'avait pas réussi à lui déverrouiller la gueule. Il avait déjà trempé dans

plusieurs histoires pas très nettes et s'en était toujours tiré. Sur ce coup-là, pas question qu'il se glisse entre les mailles, il allait finir par cracher le morceau, le salaud ! Mon instinct ne me trompe jamais : si je dis qu'un type est trempé, c'est qu'il l'est ! Sur ce coup, je sais qu'il a eu sa petite part du magot. J'ai toujours détesté ce genre de vermine. Sans code d'honneur ni morale; toujours à traficoter des saletés avec de la racaille pour empocher une poignée de change. Je n'ai franchement aucun respect pour cette race-là !

-Alors mon petit Dany... J'espère que Freddy s'est bien occupé de toi pendant mon absence, hein Fred ? Il y a sûrement quelques trucs qui te reviennent en mémoire depuis tout à l'heure, non ? Je pense qu'il est l'heure que tu partages tes états d'âme avec nous, Dany. Tu sais bien qu'on est là pour te supporter et qu'on va tout faire pour te sortir de ce merdier...

« Le sale connard... J'ai probablement une gueule à faire peur à un ours et ça m'éclanche jusque dans la moitié de mon cerveau. Il va me le repayer ! Oh que je vais lui faire sa fête à quand je sortirai d'ici... »

— Je vous ai déjà dit Sergent que je ne sais strictement rien sur ce cadavre. En quelle langue dois-je vous le répéter ?

« Sale petit arrogant ! Si tu continues, je te fais bouffer ta compresse. »

— Je fais seulement mon boulot. Je balance les déchets dans le camion, point barre. Vous vous obstinez à vouloir me faire porter une mauvaise étiquette Sergent Milby, mais vous n'avez aucune preuve...

— Dan, Dan, Dan... Mon vieux, tu es un gars intelligent, je pense que tu réalises bien que tu es mouillé jusqu'au cou dans cette histoire. Selon les registres de la Waste Management, le seul camion qui soit venu déverser à la décharge depuis 3 jours,

c'est le tien. D'après eux tu as bossé dur toute la semaine du 3 mai, cumulant le temps sup. pour gentiment remplacer ton collègue William Barnay qui s'est brisé la cheville, le malheureux...

« Commence à me gonfler royal ce flic avec ses présomptions à la con... »

— Je fouille pas les sacs-poubelles Sergent, je les balance et j'appuie sur le compresseur. Je n'ai rien vu, rien senti d'anormal. La pourriture, j'y suis habitué !

« Ouais, tu parles, tu regardes ta tronche de merde dans une glace tous les matins... »

— Le cadavre n'était pas emballé mon vieux, alors ou bien tu es aveugle et que tu glisses des cadavres dans ton camion sans t'en rendre compte ou bien, et ça crève les yeux, tu te fous franchement de ma gueule !

— ...

— Des noms, je veux des noms Schiller... Qui t'a donné ce mandat pourrit ? Que je lui gueule à deux pouces du visage, le doigt planté dans sa poitrine comme pour y planter un pieu.

« Respirer l'haleine fétide de ce fumier me donne l'envie de gerber. Je ne supporte pas qu'on pose le doigt comme ça sur moi... Si j'étais pas menotté, je lui briserais les phalanges une par une, crac, crac, crac... »

— Alors ? ... Ou bien tu ouvres ta grande gueule d'enculé, ou bien je te coffre pour tentative de meurtre et crois-moi Schiller, tu n'es pas prêt de revoir le bleu du ciel quand j'en aurai terminé avec toi !

« Mais c'est qu'il s'énerve le Sergent Milby ! Il est rouge comme un homard bouilli...Ça me fait trop

marrer de le voir disjoncter, je me retiens parce que rien qu'un rictus et la douleur me monte à la tête... »

On a retrouvé le cadavre à la décharge. L'autopsie nous indiquait une mort de moins d'une semaine. Deux balles à la tête tirée par un .45 Colt, un modèle assez spécial. La victime : un dénommé Alain Brélaïr. Il bossait pour la Waste Management depuis 8 ans, les gars ne lui portaient pas une chaude appréciation. Selon les caméras de surveillance, personne d'autre que Daniel Schiller n'est entré dans la décharge la semaine du 3 mai. Le gardien interrogé n'a pas quitté son poste ni ouvert la grille à personne d'autre que Schiller cette semaine-là.

Fred rentre en trombe, interrompant le tête-à-tête du Sergent Milby et son supérieur.

— Chef, je crois qu'on tient notre coupable !

— Quoi ?

Sitôt sorti de ce putain de poste de police, je file tout droit chez Willy. Il est de service Wil, c'est un vrai de vrai pote comme on dit !

— Comment va la cheville ?

— Ça pourrait aller mieux.

— Et toi ? T'as l'air d'un type qui a passé la nuit dans le tordeur.

— Juste une petite histoire à régler...

— Encore ce flic qui te pompe le dard ?

— Ouais, il me colle au cul comme une sangsue, mais j'ai l'intention de l'énerver un peu...

— Attention Danny, c'est quand même un flic !

— T'inquiètes !

— Il commence à sérieusement me gonfler ce mec.

— Bien que je ne m'en plaigne pas, faut avouer que c'est plutôt inédit de retrouver un Bélair frigorifié en train de se faire bouffer par les vers à la décharge...

— Putain Willy, pas toi aussi... tu fais chier !

— T'énerves pas Dan... Je dis que si j'étais à la place de Milby...

— Ta gueule Wil, tu sais pas de quoi tu causes ! J'ai rien à voir avec Bélair, je sais pas comment il est arrivé là, mais je te jure que je vais le découvrir !

— Concentration, Dan ! Une chose à la fois ! Va filer une bonne trouille à ce trou du cul de poulet, après on s'occupera de trouver les ennemis de Bélair. J'ai comme une petite liste potentielle, laisse-moi un peu de temps pour investiguer. Je vais te sortir de cette histoire, t'en fais pas.

— Ah ouais ? T'es un chic type Willy ! Heureusement que je t'ai !

Je vais aller foutre le bordel dans l'appart du Sergent Maurel Milby, ça va me détendre un peu...

— Tiens, prends mon flingue au cas où ça tournerait mal...

— Ça tourne jamais mal avec moi, Willy, je m'assure d'avoir le champ libre. Il est au poste ce soir jusqu'à minuit. Je commence à connaître ses habitudes à ce fumier !

— Ouais, mais on sait jamais ! C'est plus prudent...

— Qu'est-ce que tu foutais chez moi à c't'heure-là, Freddy ?

— Ben c'est toi qui m'as dit de passer, que tu avais quitté le poste plus tôt et que tu voulais me voir en urgence...

— Qu'est-ce que tu m'racontes là Freddo ?

— Ben, la note sur mon pare-brise...

— Quoi ? Quelle note ?

— C'est là que je l'ai chopé en train de s'en donner à cœur joie dans vos affaires personnelles, il a fait tout un grabuge dans votre appartement, chef !

— Bravo Freddy, on le colle pour entrée par effraction, mais on n'a toujours pas le nom du type qui l'a payé pour foutre son cadavre dans le compresseur, bordel de merde ! Allez, retourne à tes travaux et reviens quand tu auras quelque chose d'intelligent à m'annoncer, mer-de !

— J'ai retrouvé un .45 Colt dans sa veste, chef... il se trouve que d'après le labo d'analyse...

— Quoi ? Ohhhh Putain !! Oh Putain de merde ! J'arrive pas à y croire...

— On a des preuves, chef !

— J'aurais juré qu'il n'était pas le genre à se mouiller autant. Schiller est du style petite anarque, il est toujours figurant normalement...

— Ben il a changé chef, il joue dans la cour des grands maintenant !

— C'est bien la première fois en 20 ans de métier que mon instinct me trompe...

— Ça crevait pourtant les yeux, chef !

Attention à l'arrivée

Régine Donizetti – Rognaix – Rhône-Alpes

« Assurez-vous de la fermeture des portes, attention au départ ! »

Pourquoi « attention au départ, dit-on « attention à l'arrivée ? ».

Le train s'ébranle. Une jeune femme pleure sur le quai, une fumée noire l'enveloppe et elle disparaît à mes yeux. Je ferme la vitre et m'engage dans le compartiment. Seul un homme l'occupe ; ventru, le visage rubicond, il est affalé sur la banquette et me regarde avancer.

Je ne sais pourquoi, il me met mal à l'aise. J'ai toujours eu peur de prendre le train. Je m'assois à l'opposé, l'air de rien et cherche fébrilement un livre dans ma valise.

- Vous allez loin ?

Je ne réponds pas, faisant semblant d'être absorbé par ma lecture. Je tourne la tête vers la vitre et regarde défiler le paysage. Nous sortons de la ville, des immeubles gris défilent. Des cris arrivent jusqu'à moi et j'aperçois dans une rue étroite, des chevaux qui se cabrent alors qu'un homme essaie de les maîtriser en hurlant à leurs oreilles.

Le train prend de la vitesse ; je baisse les yeux sur mon livre tout en essayant de jeter un oeil sur mon compagnon de voyage. L'angoisse m'envahit. Il faut que je me raisonne, c'est ridicule. L'homme ne dit plus rien et me regarde fixement. Sa respiration est saccadée, il est de plus en plus rouge. Que vais-je faire s'il a un malaise là dans ce train, s'il meurt...

Je me souviens alors d'une histoire rocambolesque que mon frère nous racontait quand il prenait le train pour aller dans son école lointaine. Il sentait que cela faisait frémir toute la famille et il en rajoutait par plaisir. C'était par une nuit d'hiver, il neigeait. Le compartiment où il entrait était plongé dans l'obscurité. Il avançait à tâtons et se posait lourdement sur une place qu'il avait senti libre, pour s'endormir aussitôt. Nous imaginions tous la scène et commencions déjà à trembler.

Il dormait donc ainsi une bonne partie du voyage qui durait quatre heures. Il s'éveillait brusquement sans savoir encore aujourd'hui pourquoi.

Le jour s'était levé sur une aube grise qui laissait à peine deviner les contours du paysage et le compartiment baignait dans une lumière laiteuse. Il tournait la tête et son sang se glaçait dans ses veines. Une espèce de pantin disloqué gisait face à lui. Sa tête énorme pendait et son petit chapeau ridicule gisait par terre. Mon frère imaginait alors que cet homme était venu mourir là dans ce train. Pris de panique, il sortait dans le couloir qu'il arpentait à grandes enjambées pour conjurer son angoisse.

C'est alors qu'il voyait arriver un géant roux vêtu d'un costume à carreaux brun et vert et chaussé de grandes baskets oranges. Cet énergumène entrait dans le compartiment et mon frère le suivait pour observer sa réaction devant l'homme mort. Comme dans le pire des cauchemars, il voyait alors l'ogre prendre le pantin dans ses bras, s'asseoir à sa place et le poser sur ses genoux. Le mort se mettait à parler... Ahuris, nous étions pendus à ses lèvres. Mon frère faisait durer le plaisir et exécutait de grands gestes avec les bras pour mettre en scène son récit.

Il répétait : « le mort se mettait à parler. » et là nos questions fusaient. Comment était-ce possible ? Il nous expliquait alors dans un grand éclat de rire, que le géant était un ventriloque et le mort qu'une marionnette qu'il faisait parler.

Je revins à la réalité en entendant mon voisin parler. Je ne pus que l'écouter au risque de


paraître impoli. Il me raconta l'étrange voyage qu'il avait fait il y a quelques années alors qu'il était montreur de marionnettes. Il avait été témoin d'un crime dans un train comme celui-ci et il y avait aussi un jeune homme face à lui qui avait dormi pratiquement pendant tout le voyage sans se rendre compte de rien. Ses yeux injectés de sang me fixaient et un vague sourire se dessinait sur ses lèvres charnues. Ces mots s'imprimèrent alors dans mon esprit « Attention à l'arrivée ».





Post – publicité australienne


En savoir plus sur L'aimant littéraire


L'aimant littéraire propose diverses modalités de cours et des prestations à distance. Il vous accompagne dans vos créations que vous soyez débutant ou un auteur déjà publié :

 **L'atelier d'initiation** vous permet de vous familiariser avec l'écriture en atelier et de découvrir l'univers de la nouvelle en toute liberté. S'inscrire : <http://www.cours-ecriture.org/>

 **L'atelier de formation** en trois ans. La deux premières années sont destinées à acquérir les bases de l'écriture de la nouvelle et les règles des principaux genres littéraires. La troisième année est consacrée à la réalisation d'un recueil de nouvelles personnelles et à un approfondissement des techniques et procédés abordés la première année. [S'inscrire : http://www.cours-ecriture.org/](http://www.cours-ecriture.org/)

 **Des cours individuels par e-mail** adaptés à votre projet et à votre rythme. [Nous contacter](mailto:contact@cours-ecriture.org) : <mailto:contact@cours-ecriture.org>

 **Un service de correction et de réécriture** vous permettra de présenter vos manuscrits aux éditeurs de votre choix. [Nous contacter](mailto:contact@cours-ecriture.org). <mailto:contact@cours-ecriture.org>

 Enfin, L'aimant littéraire vous guide dans le choix de vos livres. La **librairie les arts de l'écrit** a sélectionné et répertorié des ouvrages qui répondront à vos nombreuses questions. <http://www.artsdelecrit.com/>